

Patrik Pion et Paule Combey photographient leurs sculptures et les développent en très grand format. Ce sont des objets du quotidien : ciseaux, sac de courses, robinet, landau, presse-agrumes, cadenas... formés à partir de papier. Geste simple, minimal et presque enfantin, ces formes réalisées à partir de papier blanc prennent soudainement une dimension étrange, inquiétante, surnaturelle lorsqu'elles sont photographiées sur fond noir et tirées en grand format. C'est un peu comme si les objets du quotidien étaient soudainement élevés au rang de totems, de puissances occultes, qui surgissent du néant. Constatant les plis importants qui forment des drapés durs et incisifs, on pense immédiatement aux tableaux du Caravage. Là aussi, la lumière circule de manière étrange : les plis comptent autant pour l'apparition de la forme que pour créer une impression intime et fantomatique, de violence et d'inaccessible. Les objets surgissent dans un état de suspension, de lévitation presque. On pense d'abord aux emballages de Christo et Jeanne Claude. Mais les sculptures de Combey et Pion ne contiennent rien, elles ne dissimulent et ne révèlent rien. C'est cette frontalité qui est importante. Il s'agit de construire et dessiner en même temps. Les images agrandies prennent une très forte dimension graphique. Cela, on le retrouve aussi dans leurs films.

*Le Fantôme n'est pas de l'ordre du réel* (2012) est un film où l'on voit un lit d'hôpital s'agiter et tourner sur lui-même comme s'il subissait l'action démoniaque d'un esprit. Le mouvement est accéléré de telle manière que l'impression est celle d'une situation surnaturelle. En insert, des statues de pierre, visage et corps de caryatides isolées dans un bois introduisent une étrange humanité au cœur de ce spectacle. On dit souvent que leurs films ont une dimension métaphysique ; psychiatrique et psychanalytique seraient plus justes. Ce sont des boucles très courtes, des « portions de durée » mises bout à bout pour un effet de violence hypnotique et lancinante.

Un homme avance vers nous ; le visage est maquillé de blanc, il porte un chapeau cloche blanc, il est vêtu d'une longue veste blanche. La boucle du film est de quelques secondes. Le geste est hiératique, ralenti, fantomatique. Il ressemble au Père Ubu. Ce personnage semble être extrait d'un poème de Robert Desnos.

« Du marteau sur l'enclume au couteau de l'assassin / Tout ce que tu brises est étoile et diamant / Ange d'antracite et de bitume / Éclat du noir orfraie des vitrines / Des fumées lourdes te pavoisent quand tu poses les pieds / Sur les cristaux de neige qui couvrent les toits. »

On dit souvent que leurs films sont expressionnistes, c'est sans doute parce qu'ils insèrent au montage des images, photogrammes ou boucles très courtes de films expressionnistes ou constructivistes. Mais pataphysiques et Dada seraient plus justes.

La matière sonore, électroacoustique, est très importante. Elle donne une puissance à l'image qui rend le film contraignant, dur et agressif, pour le spectateur. C'est une véritable épreuve physique. Mais les films en deviennent d'autant plus puissants et mémorables. Surnaturelles, psychanalytiques, pataphysiques... les œuvres de Paule Combey et Patrik Pion dérangent parce qu'elles conservent une esthétique de l'expérimentation que l'on peine à retrouver ailleurs. Fragilité, doute, arrachement, collage, répétition... en sont les manifestations. Cette esthétique fait leur singularité et en même temps les inscrit dans une longue tradition, littéraire, cinématographique et plastique, qui commence avec Lautréamont, se poursuit avec Jarry et Dada, jusqu'à Isou et Debord. Elle exige que vie et art se confondent à l'extrême.